

Objet d'étude : *Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.*

Voir sur le site : Spécial professeurs, découvertes, L'âme, la mer, le Spleen...

Un topos de la littérature.

## LA MER COMME METAPHORE DE LA VIE HUMAINE

### Corpus :

Texte A : Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), «Le Voyage », *Fables*, IV, 21 (1792).

Texte B : Alphonse de Lamartine (1790-1869), « Les Voiles », poème publié en 1873 dans *Œuvre posthume*.

Texte C : Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914), *L'horizon chimérique*, recueil posthume (1920).

Texte D : Jean-Michel Maulpoix (né en 1952), *L'instinct de ciel*, section III, extrait (2000).

### Texte A : Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), «Le Voyage », *Fables*, IV, 21 (1792).

#### Le Voyage

PARTIR avant le jour, à tâtons, sans voir goutte<sup>1</sup>,  
Sans songer seulement à demander sa route,  
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,  
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;  
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,  
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,  
Courir, en essayant orages sur orages,  
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;  
Détrempé<sup>2</sup>vers le soir, chercher une retraite<sup>3</sup>,  
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :  
On appelle cela naître, vivre et mourir.  
La volonté de Dieu soit faite !

1. Sans voir goutte : sans y voir quoi que ce soit.

2. Dêtrempé : trempé de la tête aux pieds.

3. Retraite : lieu où l'on se retire, refuge.

### Texte B : Alphonse de Lamartine (1790-1869), « Les Voiles », poème publié en 1873 dans *Œuvre posthume*.

#### LES VOILES

Quand j'étais jeune et fier et que j'ouvrais mes ailes,  
Les ailes de mon âme à tous les vents des mers,  
Les voiles emportaient ma pensée avec elles,  
Et mes rêves flottaient sur tous les flots amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se noie  
Surgir tout verdoyants de pampre<sup>1</sup>et de jasmin  
Des continents de vie et des îles de joie  
Où la gloire et l'amour m'appelaient de la main.

J'enviais chaque nef<sup>2</sup>qui blanchissait l'écume,  
Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,  
Et maintenant, assis au bord du cap qui fume,  
J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.

Et j'aime encor ces mers autrefois tant aimées,  
Non plus comme le champ de mes rêves chéris,



Mais comme un champ de mort où mes ailes semées  
De moi-même partout me montrent les débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit funeste,  
Ma fortune<sup>3</sup>sombra dans ce calme trompeur ;  
La foudre ici sur moi tomba de l'arc céleste  
Et chacun de ces flots roule un peu de mon cœur.

Ischia<sup>4</sup>, 1844, septembre.

1. Pampre : branche, rameau de vigne portant des feuilles et des grappes de raisin. 2. Nef (nom féminin) : navire.  
3. Ma fortune : mon destin, mon sort, ma vie. 4. Ischia : île de la baie de Naples.

**Texte C : Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914), *L'horizon chimérique*, recueil posthume (1920).**

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,  
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.  
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées;  
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui vous grise<sup>1</sup>emplit mon cœur d'effroi,  
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,  
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.



1. Qui vous grise : qui vous met dans un état de grande exaltation, d'ivresse.

**Texte D : Jean-Michel Maulpoix (né en 1952), *L'instinct de ciel*, section III, extrait (2000).**

Je suis cet homme tout bossué de sacs et de valises qui va et vient dans sa propre vie, avec des départs, des retours, portant au cœur des coups, et des bleus plein la tête, traînant des cartables de cuir remplis de phrases et des serviettes bourrées de lettres, toujours rêvant de se blottir dans le sac à main d'une femme, parmi les tubes de rouge à lèvres, les miroirs, les photos d'enfants et les flacons de parfum.

Cet homme hérissé d'antennes essaie de capter son amour sur les ondes et tend vers lui des fils où il se prend les pieds. Cet homme-là ne sait pas auprès de qui il dormira le soir même, ni en quel sens demain matin s'en ira la vie.

Tic-tac de l'encre et du désir... L'existence balance son pendule entre le côté des livres et le côté de l'amour, les tickets d'envol et les longues stations dans la chambre, le dos tourné et les bras ouverts, l'homme immobile et le piéton, celui qui ne croit plus au ciel et celui qui l'espère encore, celui qui fabrique des figures et celui qui veut un visage.

Il fut un temps où je poussais dans mes racines de par ici, ne connaissant des lointains que la rêverie et de la langue les mots les plus approximatifs. Mais j'ai quitté l'allée de buis<sup>1</sup>et le petit jardin. Je ne m'alimente plus en eau par les racines mais par le ciel.

J'ai fumé la cigarette du voyage. Elle m'a piqué les yeux et fait battre le cœur plus vite. Elle a laissé sur mes réveils un goût de tabac froid. J'ai toussé, j'ai perdu ma voix. J'ai deux grosses valises sous les yeux. Je suis un voyageur brumeux qui n'y voit plus très clair et qui croit encore nécessaire de s'en aller plus loin.

J'ai fui, j'ai pris le large. L'habitude surtout de n'être nulle part, en apnée dans ma propre vie. Portrait du poète fin-de-siècle en créature d'aéroport, avec cette tête bizarre qu'a l'homme des foules en ces lieux-là: cerveau de gélatine blanche, œil à demi ensommeillé tourné vers le dedans, mais de la fièvre au bout des doigts.

Je *m'en suis allé* de par le monde, à la recherche de mes semblables: les inconnus, les passagers, les hommes en vrac et en transit que l'on rencontre dans les aéroports et sur les quais des gares. Ceux dont on ne sait rien et que l'on ne connaîtra pas. Ceux que malgré tout on devine, à cause de leurs tickets, leur fatigue, leurs bagages. Ceux de nulle part et de là-bas, qui s'en vont chercher des soleils en poussant leur vie devant eux et en perdant mémoire.

1. Buis : arbustes à feuilles persistantes.

## La question de lecture

**Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante : comparez les conceptions du voyage qui s'expriment dans ces textes.**

Chacun de ces textes développent une conception du voyage en lien avec un élément : la mer, la terre et le ciel, parfois en les opposant.

Hormis le texte C, chacun de ces textes exploite le voyage comme métaphore de l'existence humaine. Le texte A, la fable, le fait d'une manière éclatante mais traduit une conception franchement pessimiste et une vision générale sans transcendance.

Le texte B, un poème de Lamartine traduit une conception quelque peu désenchantée de l'existence humaine, vu comme un voyage sur l'océan. Océan support des rêves, mais réellement traversé ou traversable, et qui devient le lieu où les cadavres de rêves sont indéfiniment roulés. L'océan est décrit comme isomorphique à l'âme du poète (analogie de forme). Il l'a aimé et l'aime toujours mais pas tout à fait de la même manière à la fin de sa vie que lorsqu'il avait vingt ans et l'illusion de la jeunesse invincible.

Le poème de Jean de la ville Mirmont porte sur les vaisseaux, comme métonymie de la mer, mais métaphore de l'aspiration à partir. Il avoue franchement l'amour de la terre, mais les grands vaisseaux fonctionnent comme le signe de désirs inassouvis, comme le signe d'un inaccompli. Le voyage est tenu pour vain, et pourtant, l'auteur exprime le regret de ne pas l'avoir fait.

Quant au texte D, d'un poète contemporain, il évoque l'existence humaine comme une succession de voyages : toute l'existence est une somme de voyages, d'allers et de retours. Il évoque aussi l'opposition des « racines » et « du ciel ». Cette opposition est structurale dans le texte C qui la rend plus nette encore, entre la mer et de la terre pour restituer l'opposition entre le désir d'horizons lointains, et le bonheur simple de la terre ferme et du petit clos.

## COMMENTAIRE COMPOSE

Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914), *L'horizon chimérique*, recueil posthume (1920).

Ecoutez... <https://youtu.be/1kErtV3dRQo>



*fils d'Henri de La Ville de Mirmon, professeur de lettres reconnu pour ses traductions de Cicéron et fut conseiller municipal de Bordeaux. À 22 ans, Jean s'installe à Paris où il retrouve son ami d'enfance François Mauriac (qui l'évoqua souvent) et occupe un emploi de fonctionnaire à la préfecture de la Seine où il est chargé de l'assistance aux vieillards. En 1914, il est mobilisé avec le grade de sergent au 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Il meurt enseveli par un obus en novembre de la même année, sur le Chemin des Dames.*

Gabriel Fauré, sur la fin de sa vie, découvre les poèmes de ce jeune mort, les met en musique, les confie à la grande voix de Charles Panzera. Succès total. Perfection. Chance, pour des textes inoubliables et pourtant oubliés, d'être maintenus à la surface du temps...

Le poème a été mis en musique par Gabriel Fauré (dans son recueil et plus récemment par Julien Clerc (sur l'album *Si j'étais elle*).

V

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;           1  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer **vous** a rendus à votre destinée, 5  
Au-delà du rivage où s'arrêtent **nos** pas.  
**Nous** ne pouvions garder vos âmes enchaînées;  
**Il vous** faut des lointains que je ne connais pas.

**Je suis** de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui **vous** grise<sup>l</sup>emplit mon cœur d'effroi, 10  
Mais **votre appel**, au fond des soirs, me désespère,  
**Car j'ai de** grands départs inassouvis en moi.

Appuyons nous d'abord sur le titre du recueil : l'horizon chimérique. Autrement dit, la mer.

Dans une strophe précédente, la mer est qualifiée de « *magicienne éblouissante et nue* » qui « *Éveille aux grands espoirs les cœurs adolescents* ». Mais comme une magicienne, elle est trompeuse... Cet horizon chimérique est aussi le lieu de toutes les projections de désirs informes et inaccomplis.

Le poème se présente comme une invocation- dans un style élégiaque - à des vaisseaux, de grands bateaux dont l'absence est évoquée comme telle (le dernier est parti sur la mer). Ces départs sont vécus comme une perte, un abandon, et provoque une terrible nostalgie et un grand vide.

On peut faire l'hypothèse que ces vaisseaux évoquent des hommes qui sont partis.

L'opposition est double : les vaisseaux (qui dissimulent tous ceux qui sont partis) et le poète / ceux qui sont partis/ celui qui est resté. Les hommes de la mer, l'homme de la terre.

Le registre lyrique met en évidence une contradiction qui creuse le cœur même et l'âme du poète : l'aspiration du départ, le désir de voyage, celui de devenir à son tour un grand vaisseau qui traverse la mer, et la conscience de n'être pas de ceux-là qui sont figurés par la métaphore du vaisseau.

C'est l'identité même (affichée en tous les cas) de la voix poétique : il est un être de la terre, un homme que le « souffle » du grand large emplit de cette peur dilatée qui s'appelle l'effroi.

Et pourtant, il entend toujours cet appel au fond de lui.

Et si on remplace « départ » par « désir »... il y a l'expression de l'inaccompli, de quelque chose de raté, qui provoque sans doute réellement ce vide et cette désespérance.

Les vaisseaux constituent la métaphore d'une certaine classe d'homme, celle qui est capable d'assumer la rupture d'un départ, d'une traversée dangereuse.